

PASCALÉ

Et j'ai vu les douze coups de minuit s'envoler avec la chouette
et tous les livres que j'avais lus
peu à peu sortir de ma mémoire en file indienne
et ce que j'avais appris moi et mes frères
s'effacer du tableau noir
et les mots de ma langue bousculés sur les trottoirs
où la vie cherche à se rassembler

Je savais que ça ne serait pas facile
que le temps userait notre peau sous les chandails
que nos rêves de fumée bleue étaient bien moins solides que la terre
que l'ombre que nous transportions dans nos poches
il nous faudrait l'échanger
contre de vrais passeports une véritable identité
qu'il nous faudrait vivre à la lumière et au soleil
à nos risques et périls
qu'il nous faudrait ainsi dévider le fil des jours
et passer autant de temps et même plus encore
à comprendre qu'à agir
et que l'un comme l'autre nous amènerait au
même endroit paisible
à la rivière des amoureux
ou tout autre cours d'eau qui ferait l'affaire
en ces temps troublés
où l'amour et la rivière
se côtoient

Si j'avais su que tout ce temps n'était là que pour passer
qu'il suffisait de se mettre de côté
pour le voir arpentant le port les boulevards les ramblas de Barcelone
sans vieillir

Peut-être aurais-je moins cherché à réfléchir
J'aurais pu même apprendre quelques langues étrangères
le monde me serait paru plus simple plus accessible
Mais moi qui voulais toujours apprendre
comment aurais-je pu savoir ?

Et j'ai vu le ciel tomber parfois si bas
que même la poésie n'y pouvait rien
et les journaux enserrer le pauvre cœur de la terre
quand son sang coulait au 20 heures
Je n'avais pas prévu ça
pourtant nous apprenions l'histoire et la géographie
le latin le grec même l'instruction civique
et les platanes approuvaient très largement cet enseignement laïque gratuit
obligatoire
et leur humanisme m'accompagna longtemps
même dans l'ivresse de la liberté
où je vis des acteurs comédiens
presque nus
crier leur soif de vivre face au soleil
et clamer leur horreur de la guerre au Vietnam
dans un théâtre en pierre
tandis que les B52 bombardaient sans relâche

des bouts de jungle et de rizière

Et alors je m'éloignai de la poésie
qui ne pouvait nous aider
à frapper au cœur ce monde dont nous ne voulions plus
et je crus aux idées qui allaient enfin soulever cette terre
en crise permanente dont chaque soubresaut pouvait être le dernier
mais la terre retomba sur ses milliards et ses dow-jones
ses Pershing et ses SS20
écrasant pas mal de nos idées et quelques camarades au passage
recouvrant les pavés chantants de la jeunesse
par un bitume de sérieux

Dans cette bataille qui ne fut sans doute jamais livrée, qui saura jamais ce que
nous avons perdu ?

Et je vis ainsi les rues devenir plus grises
d'immenses tours surgir au long des avenues
la morale pérorer au-devant de la scène
la morale pas l'éthique
on nous apprit l'histoire la guerre économique
on nous coula dans le béton du conformisme
parfois des drapeaux surgissaient de nulle part
des braseros s'enflammaient de paroles lyriques
et la poésie revint dans ma bouche comme un fruit

Brûlon, été 2011

BERNARD

De Marina Tsvetaieva, je savais peu de choses. Comme de la poésie russe. Mes centres d'intérêt, mes choix idéologiques n'avaient ramassé dans leurs filets que la figure solaire de Maïakovski et de sa belle-sœur Elsa, compagne d'Aragon. Sans compter qu'Elsa Triolet est plutôt considérée comme un écrivain français, d'origine russe.

Et pourtant, régulièrement, je croisais un mot, un article, la couverture d'un livre, une citation. Instinctivement, je fuyais, je retardais toujours le moment de faire plus ample connaissance, entretenant ainsi un désir et un mystère, alors que sans doute, je n'étais que trop certain de ce que j'allais découvrir.

Les livres sont un vrai danger pour la jeunesse. La poésie a cette immédiateté (pas d'intermédiaires, pas de code) qui n'autorise pas le recul. Et peut-être pas de marche arrière.

Sachant cela, j'étais prudent.

Et puis c'est amusant d'attendre, de noter tous les efforts que le grand corps malade culturel et social effectue pour adresser signe sur signe.

Mais je n'étais pas un russe blanc à l'époque où j'essayais de comprendre l'itinéraire des artistes russes et de la révolution. Aussi Marina avait beau me fixer de son regard rebelle à tout, je n'avais pas souhaité poursuivre plus loin l'aventure.

Et puis soudain les choses s'accélèrent. Quelque chose fait qu'à un moment donné, il devient urgent et indispensable de s'y attacher. D'accepter le feu de sa parole, de la regarder s'immoler vive au bûcher de ses contradictions dans la tourmente de son époque.

Les signes se firent plus forts, plus répétés, plus évidents. Sans doute ceux du moment.

Marina Tsvetaieva, poète !

CATHERINE et PASCALE en se partageant les rubriques

Note : (En avril 1926, MT répond à un questionnaire élaboré par le « Cabinet de littérature révolutionnaire » en vue de l'établissement d'un dictionnaire bibliographique des écrivains du XXe siècle. Ce questionnaire lu a été transmis par Pasternak)

CATHERINE

« **Nom** : Marina Ivanovna TSVETAIEVA. Née le 26 septembre 1892 à Moscou

Origine sociale : Noblesse

Père : fils d'un prêtre du gouvernement de Vladimir, philologue de renommée européenne, docteur honoris causa de l'université de Bologne, professeur d'histoire de l'art, à l'Université de Kiev, puis de Moscou, directeur du musée Roumiansiev, fondateur du premier musée des Beaux-Arts de Moscou. Un héros du travail. Mort à Moscou en 1913, peu de temps après l'inauguration de ce musée. A légué sa bibliothèque énorme, sans en distraire un seul volume, au musée Roumiansiev.

PASCALE

Mère : de la noblesse polonaise, élève de Rubinstein, possédant un don musical rare. Est morte de bonne heure. La poésie me vient d'elle. Elle a également légué sa bibliothèque (la sienne et celle de mon grand-père) au musée. Les Tsvetaiev ont ainsi légué trois bibliothèques à Moscou. J'aurai bien donné la mienne si, durant la Révolution, je n'avais dû la vendre.

Première enfance : Moscou et Taroussa (un nid de Vieux-Croyants sur l'Oka), de 10 à 13 ans à l'étranger (mort de ma mère), jusqu'à 17 ans retour à Moscou. N'ai jamais vécu dans un village russe.

Influence dominante de ma mère (musique, nature, poésie, Allemagne. Passion pour la judéité. Seul contre tous. Eroïca). Influence plus secrète, mais non moins forte, du père (passion du travail, absence d'arrivisme, simplicité, renoncement). Influence conjuguée de mon père et de ma mère : caractère spartiate. Deux leitmotifs dans la même maison : Musique et Musée. Ambiance non bourgeoise, non intellectuelle : de chevalerie. Vie sur le mode élevé.

Premier contact avec la Révolution en 1902-1903 (émigrés), second en 1905-1906 (Yalta, les S.R.). Il n'y a pas eu de troisième.

CATHERINE

Vers préférés dans l'enfance : À *la mer* de Pouchkine et la *Source brûlante* de Lermontov.

Les livres que j'aime le plus au monde : ceux avec lesquels on me brûlera : *les Nibelungen*, *l'Iliade*, *le Dit de l'Ost d'Igor*.

Pays préférés : la Grèce antique et l'Allemagne.

Instruction : à 6 ans École de Musique Zograf-Plaxina ; 9 ans Quatrième Collège de Jeunes filles ; 10 ans rien ; 11 ans pension catholique de Lausanne ; 12 ans pension catholique de Fribourg (Forêt Noire) ; 13 ans collège de Yalta ; 14 ans pension Afiorova à Moscou ; 16 ans collège Brioukhanenko ; études arrêtées en 8ème (seconde de lycée en France). À 16 ans ai suivi les cours d'été à La Sorbonne : littérature française ancienne.
J'habitais rue Bonaparte et voulais voir Sarah Bernhardt jouer ma pièce préférée, *L'Aiglon*.

Mention sous ma première rédaction de français (11 ans) : trop d'imagination, trop peu de logique.

J'écris des vers depuis l'âge de 6 ans. Je les publie depuis l'âge de 16 ans. J'en ai aussi composé en français et en allemand.

Mon premier recueil : *Album du soir*. Je l'ai diffusé moi-même étant encore au collège. Première critique : un grand article de bienvenue de Max Volochine. Je ne me connais pas d'influences littéraires. Humaines, oui.

Mes écrivains préférés contemporains : Rilke, R. Rolland, Pasternak

PASCALE

Je n'ai appartenu et n'appartiens à aucune tendance poétique ou politique. J'ai adhéré à l'Union des Ecrivains et je crois des Poètes, pour des raisons strictement matérielles.

Ce que je préfère au monde : la musique, la nature, les vers, la solitude.

Indifférence absolue à l'opinion publique, au théâtre, aux arts plastiques, au spectacle. Mon sens de la propriété se limite à mes enfants et à mes cahiers.

CATHERINE

Si j'avais des armes parlantes, j'y aurais inscrit Ne daigne.

La vie est une gare, je vais bientôt partir, je ne dirai pas où. »

RAPHAËLE

Si vous saviez, passants, attirés
Par d'autres regards charmants
Que le mien, que de feu j'ai brûlé
Que de vie j'ai vécu pour rien,
Que d'ardeur, que de fougue donnée
Pour une ombre soudaine ou un bruit...

Et mon cœur, vainement enflammé,
Dépeuplé, retombant en cendres.
Ô, les trains s'envolant dans la nuit
Qui emportent nos rêves de gare...
Sauriez-vous tout cela, même alors,
Je le sais, vous ne pourriez savoir

Pourquoi ma parole est si brusque
Dans l'éternelle fumée de cigarette
Et combien de tristesse noire
Gronde sous mes cheveux clairs

Koktebel, 19 mai 1913

CATHERINE

Du monde des visions nocturnes

Nous-les enfants-sommes rois.

Les ombres longues descendent,

Les lanternes brillent derrière les fenêtres,

Le haut salon s'obscurcit,

Les miroirs aspirent leur tain...

Pas une minute à perdre !

Quelqu'un sort du coin.

Au-dessus du piano noir, tous deux

Nous nous penchons et la peur approche,

Enveloppés dans le châle de maman

Nous pâlissons sans oser un soupir.

Allons voir ce qui se passe

Sous le rideau des ténèbres ennemies.

Leurs visages sont devenus noirs,-

De nouveau, nous sommes vainqueurs !

Nous sommes les maillons d'une chaîne magique

Et dans la bataille ne perdons jamais courage.

Le dernier combat est proche,

Et périra le royaume des ténèbres.

Nous méprisons les adultes

Pour leurs journées mornes et simples...

Nous savons, nous savons beaucoup de ce qu'ils ne savent pas.

Au Salon 1908/1910

BERNARD

Suite à l'article élogieux de Maximilien Volochine, critique, poète et peintre, pour son premier recueil *Album du soir*, Marina correspond avec lui, puis décide en mai 1911 (elle a 18 ans) de se rendre chez lui à Koktebel, en Crimée. C'est là qu'elle rencontre Serguei Efron, qu'elle épouse en 1912, à Moscou, contre l'avis familial et dont elle aura une fille, la même année : Ariadna Efron, (dite Alia). En 1914, Serguei part au front :

RAPHAËLE

Avec défi, je porte son anneau !

Je suis la femme devant l'Eternité- pas sur papier

Son visage est étroit

comme une épée.

Sa bouche est muette, les coins abaissés

Ses sourcils-douloureux et splendides.

Dans son visage tragique se sont mêlées

Deux dynasties anciennes.

Il est fin comme les branches naissantes

Ses yeux- admirables, inutiles.

Sous les sourcils ailés déployés

Deux précipices.

Je reste fidèle à son visage de chevalier

- Pour vous tous qui mourez et vivez sans peur-

En des temps fatidiques-on chante

De telles stances-avant d'aller à l'échafaud.

Koktebel, 3 juin 1914

PASCALE

La guerre, la guerre !

-Encens et icônes-

Les éperons jacassent,

Mais je n'ai rien à faire ni du tsar

Ni des querelles des peuples.

Comme sur une corde fêlée

Je danse-petit danseur.

Je suis l'ombre d'une ombre. Je suis lunaire

De deux sombres lunes.

16 juillet 1914

BERNARD

La vie est un amour impossible.

Romantique, oui, même si son style littéraire en a liquidé toute mièvrerie, Marina Tsvetaïeva en a conservé, purifiés, quelques traits.

Un moi totalement exalté, douloureux, mélancolique, le goût et le sens du « chevaleresque », celui de la nature et de ses grands espaces, un certain mépris du présent, une attitude hautaine pour les bassesses matérielles, la rupture de style avec tout ce qui précède, la révolte permanente cette maladie de l'âme ontologique qui consacre le divorce entre le poète et la réalité quotidienne, qui rend l'amour si difficile et plein de larmes, et la seule issue possible, accessible : la poésie.

Parmi les thèmes chers au romantisme, Marina Tsvetaïeva éleva celui de l'amour au paroxysme. Elle aima passionnément, aveuglément, idéalement des hommes ou des femmes au cours de ses « engouements » où décollant à la verticale à la recherche de l'absolu, elle se heurtait aux angles de la vie humaine, alors retombait en souffrance, non sans avoir au passage ramené de ces voyages éclairs quelques pépites.

Sa liaison avec Sofia Parnok, son amour fou pour Rodzévitch, sa longue attente de Pasternak, sa complicité avec Rilke, se retrouvent dans ses livres comme des amours passionnées et peut-être impossibles (des non-rencontres)

CATHERINE

« Pour moi les mots sont trop petits et la démesure de mes mots n'est que le pâle reflet de la démesure de mes sentiments »

CATHERINE

Car elle scintillait gaiement, la neige, et
La fourrure de zibeline- la mienne et la vôtre,
-Grise, et sur le marché, nous cherchions des rubans
Aux couleurs les plus vives, pour la Noël...

Car j'ai trop mangé-six ! -
De ces gaufrettes roses et peu sucrées-
Car j'étais émue, en votre honneur,
Devant tous ces petits chevaux roux.

Car elles essayaient de nous vendre des chiffons -
Au nom de Dieu, ces blouses rousses comme des voiles
Car elles étaient ébahies par les bizarres
Demoiselles de Moscou, ces paysannes naïves.

Car nous sommes entrées dans la cathédrale,
Sans entrain, à l'heure où chacun s'en va,
Et votre regard s'est attardé
Sur l'icône ancienne de la Vierge.

Car il était paisible et mince
Ce visage aux yeux moroses,
Dans sa niche aux amours replètes
Du temps d'Elisabeth, l'impératrice.

Car vous avez lâché ma main
Et vous avez dit « Je la veux »,
Avec quel soin vous avez placé
Dans le chandelier – un cierge jaune...

-Oh, votre main mondaine, avec sa bague
D'opale ! – Oh, toute mon infortune ! -
Et je vous ai promis, l'icône,
De la voler, cette nuit même...

Car nous sommes arrivées – un régiment
De soldats ! – dans cet hôtel du monastère
- Le son des cloches, et le crépuscule-
Bienheureuses, comme pour un jour de fête.

Car je vous jurais de devenir- de plus
en plus belle en vieillissant-et je jetais du sel,
Car, par trois fois, de ma réussite – j’ai sorti
Le roi de cœur – et vous étiez furieuse ! –

Car vous avez entouré ma tête
Et caressé chacune de mes boucles,
Car la fleur de Votre broche en émail
Me faisait froid sur les lèvres.

Car je promenais ma joue endormie
Sous vos doigts effilés, et
Vous vous moquiez et vous me traitiez
De garçon et vous m’aimiez, telle que j’étais...

Décembre 1914

BERNARD

L'événement qui va précipiter le destin de la poétesse russe est la révolution d'octobre 1917. Son mari va s'engager dans les rangs de l'armée blanche, elle ne le reverra qu'en 1922, à Berlin. En 1917, naît sa deuxième fille Irina. (« Il est plus facile d'être enfermée dans une cage avec un lion, que dans une chambre avec un nourrisson-Irina, pardonne-moi », écrit-elle, dans ses cahiers qu'elle tiendra toute sa vie). En route pour Moscou, elle écrit à son mari, « Si Dieu accomplit ce miracle-vous laisser en vie, je vous suivrai comme un chien »

Marina va vivre seule à Moscou avec ses deux filles, avec des revenus très irréguliers. Elle échappe à la famine, au froid et aux maladies grâce à la générosité de quelques amis. Elle noue des amitiés avec un groupe théâtral, dans une atmosphère homo et hétérosexuelle, elle écrit pièce sur pièce et des poèmes, toujours sur ses cahiers de brouillon et ses carnets. Son dénuement matériel est extrême, peu importe, elle vivra dans l'absolu ! Elle transcrit dans son carnet une formule de sa fille Alia :

RAPHAËLE

«Les salamandres dansent

et Marina pense :

Comme c'est bien de vivre dans le feu ! »

PASCALÉ

Les nuits sans celui qu'on aime – et les nuits
Avec celui qu'on n'aime pas, et les grandes étoiles
Au- dessus de la tête en feu et les mains
Qui se tendent vers Celui-
Qui n'est pas- qui ne sera jamais,
Qui ne peut-être – et celui qui le doit...
Et l'enfant qui pleure le héros
Et le héros qui pleure l'enfant,
Et les grandes montagnes de pierre
Sur la poitrine de celui qui doit - en bas...

Je sais tout ce qui fut, tout ce qui sera,
Je connais ce mystère sourd-muet
Que dans la langue menteuse et noire
Des humains – on appelle la vie

1917

BERNARD

La famine sévit à Moscou. A l'automne 1919, Marina pense ne plus pouvoir subvenir aux besoins de ses deux filles et décide de les confier à un asile pour orphelins, près de Moscou, où paraît-il, les enfants seraient bien nourris.

CATHERINE : Marina et RAPHAËLE : Alia

- « Alia, tu comprends, tout cela, c'est un jeu. Tu joues à la petite orpheline. Tu auras le crâne rasé, une robe longue –jusqu'aux pieds – rose et sale et un numéro autour du cou. Tu aurais du vivre dans un palais, or tu vivras dans un hospice. – Tu te rends compte comme c'est extraordinaire ? »
- « Oh, Marina ! »
- « C'est une aventure, ce sera la Grande Aventure de ton enfance.- Tu comprends, Alia ? »
- « Oh, Marina ! »
- « Pour Irina : la robe de basin gris- Alia, n'oublie pas ! Toi, je te mets : les pantalons bleu ciel, deux brassières... Alia, si on te frappe - frappe. Ne reste pas les bras baissés, sinon on te fracassera la tête ! »
- « Oui, Marina et j'espère que je pourrai vous mettre de la nourriture de côté. - Mais si, d'un coup, pour Noël, on nous donne quelque chose qui ne se conserve pas ? Des fruits au sirop, par exemple ? Alors je repêcherai tous les pruneaux et je les cacherai.- Oh, Marina, quel dommage qu'on ne puisse pas faire sécher la nourriture, comme on fait sécher les fleurs ! »
- « Alia, le principal : mange le plus possible, ne te gêne pas, c'est toi qui dois manger le plus ! N'oublie pas ! C'est l'unique raison pour laquelle je t'envoie là-bas ! »
- « Oui, Marina. Ce sont des ennemis - je mangerai plus qu'eux tous ! Et puis, Marina, vous savez, je suis contente tout de même d'aller dans un hospice, plutôt qu'en colonie. Hospice, cela fait plus ancien »

BERNARD

A l'hospice, Alia contracte la malaria. Toute préoccupée à la soigner, Marina en oublie Irina qui va mourir de malnutrition à l'orphelinat en février 1920. Sans nouvelles de son mari, qu'elle croit mort, seule à Moscou avec sa fille malade, Marina écrit à des amis :

PASCALÉ

« Je vis la gorge serrée, au bord du précipice, Je comprends maintenant beaucoup de choses : tout est la faute de mon aventurisme, de la légèreté avec laquelle j'envisage les difficultés, enfin – de ma santé, de ma monstrueuse endurance. Lorsque pour soi c'est facile, on ne voit pas les difficultés de l'autre. Et-pour finir- j'étais tellement abandonnée. Tout le monde a quelqu'un : un mari, un père, un frère -moi, je n'avais qu'Alia et Alia était malade, et j'étais tout emportée par sa maladie –et voilà que Dieu a puni .Oh ! Mesdames et Messieurs ! Dites- moi quelque chose, expliquez-moi.

D'autres femmes oublient leurs enfants pour des bals-de l'amour-des parures-pour la fête de la vie. Moi la fête de la vie, c'est la poésie, mais je n'ai pas oublié Irina pour la poésie. je suis restée deux mois sans rien écrire !.(...)

Et voilà tout s'écroule (..) »

BERNARD

En juillet 1921, Marina reçoit des nouvelles de Serioja, son mari. Il est vivant, il est à Prague : il l'attend. Attaquée publiquement par le pouvoir bolchevique en Russie, Marina pendant ce temps écrit un cycle de poèmes à la gloire de l'armée blanche !

Marina sait que sa vie en émigration ne sera pas non plus facile, mais elle se décide, obtient un visa pour elle et sa fille et elles arrivent le 15 mai à Berlin où Serioja vient les rejoindre. A Berlin, elle publie rapidement deux petits recueils de poèmes *Séparation* et *Poèmes à Blok* tandis qu'à Moscou, paraît une nouvelle édition de son recueil *Verstes*. Et deux mois plus tard, elle est à Prague.

CATHERINE

Il commence de loin son discours, le poète
Il l'emmène loin, son discours, le poète,

Planètes, marques, chemins détournés,
Ravins de paraboles... Entre Oui et non,
Et même jeté du haut d'un clocher,
Il fera un détour... Car la voie des poètes

est celle des comètes. Rompus les liens
De causes – et rien de fixe !
Le front dressé -aucun espoir ! Les éclipses
des poètes ne sont pas dans les calendriers.

Dans le cercueil de la Bastille,
Il s'épanouit : toute la splendeur
D'un arbre en fleur... Il est celui,
Dont on a tous perdu la trace,
Le train toujours manqué
Car sa voie de poète

Est celle des comètes : pour chauffer
Il consume, pour pousser - il déchire !
Explosion, effraction – sa route :
Une courbe échevelée...
Mais pas dans les calendriers

Que peuvent faire le bâtard et l'aveugle
Dans un monde où chacun
A son père et des yeux ? Où passions
Et jurons traînent sur tous les remblais,
Où les larmes s'appellent rhumes de cerveau ?

Qu'ai-je à faire, moi, chanteuse de métier,
Sur un fil, glace, soleil, Sibérie !
Obsessions, danses et chants sur les ponts
Moi légère, dans ce monde de poids et de comptes ?

Qu'ai-je à faire moi- Chanteur et premier né,
Dans ce monde où l'on met les rêves en conserves,
Où le plus noir est gris... Un monde de mesure
Avec mon être – tout de démesure

Extrait de Le Poète

RAPHAËLE

Mais la plus belle victoire
sur le temps et la pesanteur-
c'est peut-être de passer
sans laisser de trace
de passer sans laisser d'ombre

sur les murs...

 Peut-être, subir
un refus ? Être rayée des miroirs ?
Ainsi : Lermontov dans le Caucase
s'est faufilé sans alarmer les rochers.

Mais, peut-être, le meilleur amusement
du Doigt de Sébastien Bach
est-il de ne pas toucher de l'orgue l'écho ?

Se disloquer sans laisser de cendres

dans l'urne...

 Peut-être – subir
une tromperie ? S'exclure des vastitudes ?
Ainsi : se faufiler à travers
le temps, comme l'océan, sans alarmer les eaux...

14 mai 1923

BERNARD

A Prague, à peine après avoir retrouvé son mari, Marina connaît de nouveaux engouements pour d'autres hommes. Et notamment pour Constantin Rodzevitch, un ami de son mari. Il a été comme lui engagé dans la garde blanche, il a fui comme lui par Istanbul, il est comme lui étudiant à Prague. La relation entre lui et Marina, ne se déroule pas seulement dans l'imaginaire, mais dans la réalité.

Elle écrit dans son cahier :

PASCALÉ « Vous êtes le seul à m'avoir demandée toute entière, à m'avoir dit : l'amour existe. C'est ainsi que Dieu entre dans la vie des femmes. »

BERNARD

C'est à Prague qu'elle écrit des œuvres majeures comme le poème de la fin et le *Poème de la Montagne* qu'elle dédie à Constantin.

PASCALÉ

ПОСВЯЩЕНИЕ

Вздрóгнешь – и гóры с плеч,

И душá – горé.

Дай мне о гóре спеть:

О моéй горé !

Чёрной ни днесь, ни впредь

Не заткнóу дыры.

Дай мне о гóре спеть

На вёрху горы́.

CATHERINE

Dédicace

Que tu tressailles-

Et tombent des montagnes

Et monte – l'âme !

Laisse mon chant monter :

Chant de l'entaille de ma montagne.

Je ne pourrai

Ni là, ni désormais

Comblér l'entaille

Laisse mon chant monter

Tout au sommet

De la montagne.

PASCALÉ

Та горá была как грудь
Рекрúта, снарядом свáленного.
Та горá хотéла губ
Дéвственных, обряда свáдебного

Трéбовала та горá.
- Окéан в úшную рáковину
Вдруг ворвáвшимся урá ! _
Та горá гналá и рáтовала.

Та горá была как гром !
Грудь, титáнами разы́гранная !
(Той горы́ послéдний дом
Пóмнишь – на исхóде при́города ?)

Та горá была – мýры !
Бог за мир взýмает дóрого !

CATHERINE

Cette montagne était le torse
D'un conscrit renversé par la mitraille.
La montagne voulait des noces
Des lèvres vierges, un cérémonial

Cette montagne - l'exigeait.
Irruption de l'océan dans l'oreille,
criant « Hourra » d'un même jet.
Cette montagne errait et guerroyait.

Montagne pareille au tonnerre.
C'est en vain qu'on joue avec les titans !
De la montagne-la dernière
Maison au bout du faubourg : souviens t'en !

Des mondes - que cette montagne !
Pour le monde, il prend cher, Dieu est avide.

CATHERINE

Parnasse, Sinaï ?

Non ! Simple colline à casernes,

Rien d'autre – feu ! Vas-y !

Bien qu'octobre et non en mai, qu'y faire ?

Cette montagne-ci m'était le paradis

Paradis sur la paume offert

- Qu'y s'y frotte brûle entier ! -

La montagne avec ses ornières

Dévalait sous nos pieds

Comme un titan avec ses pattes

De buisson et de houx

La montagne agrippait nos basques

Et ordonnait : - Debout !

Paradis- oh, nul *b-a-ba*

- Courants d'air : d'air troués !-

La montagne nous était bas

Et attirait : - couché !

Comment ? C'est à n'y rien comprendre :
Propulsés, ébahis !
La montagne était consacrate
Et désignait : - ici...

Lamentait la montagne- rien que tristesse
Resterait du sang et brasier qui sont nôtres.
Témoignait la montagne : elle ne nous laisse-
Rait pas, ne t'admettrait pas avec une autre.

Lamentait la montagne – rien que fumée
Resterait de nos cités et au-delà.
Témoignait la montagne- nous : destinés
Aux autres (je n'envie pas ces autres là !)

Lamentait la montagne – d'un poids affreux
Le serment qu'il est trop tard que nous reniions.
Témoignait la montagne – vieux est le nœud
Gordien –devoir et passion

Lamentait la montagne sur notre entaille -
Demain ! Attends ! Quand au- dessus de nos fronts
Non la mort – seul memento : la mer étale !
Demain quand nous comprendrons.

Un bruit....Comme si quelqu'un tout
simplement....
Eh bien...pleurait tout près ?
Lamentait la montagne, séparément
Descendre il nous faudrait

Dans la vie dont nous savons bien tous :bohême,
Boue , bazar, et caetera...
Témoignait encore que tous les poèmes
Des montagnes s'écrivent comme ça
(...)

PASCALÉ

ПОСЛЕСЛÓВМЕ

Есть пробéлы в пáмяти – бéльма

На глазáх : семь покрывáл.

Я не пómню тебá отдéльно.

Вмéсто чёрт – бéлый провáл.

Без примёт. Бéлым пробéлом _

Весь. (Душá, в рáнах сплóшных,

Рáна – сплошь.) Чáстности мéлом

Отмечáть – дéло пóртных.

CATHERINE

La mémoire a des effondrements,

Les yeux sont recouverts de sept taies...

Je ne te vois pas – séparément.

Un trou blanc - à la place des traits.

Sans indices. Trou, vaste pâleur

- Que toi, tout toi ! (l'âme n'est que plaies,

Pure plaie.) C'est l'œuvre des tailleurs

De marquer les détails à la craie.

BERNARD

Pendant cette aventure amoureuse, Serguei Efron, son mari se confie dans une lettre à un ami à propos de sa femme :

« Marina est une créature de passion (...) se jeter la tête la première dans l'ouragan est devenu pour elle une nécessité, l'air de la vie. Celui qui aujourd'hui est la cause de l'ouragan n'a pas d'importance (...) tout est construit sur une illusion. Une personne est imaginée et l'ouragan se déchaîne. Si la nullité et la médiocrité de la cause qui a tout déclenché sont découvertes assez tôt, Marina s'abandonne à un désespoir tout aussi violent : c'est un état qui favorise l'apparition d'un nouvel amour. Peu importe son objet (...) aujourd'hui c'est le désespoir, demain l'enthousiasme, l'amour et à nouveau – se donner-âme et corps : puis le jour suivant replonger dans le désespoir. »

PASCALE

Je ne suis pas faite pour la vie en effet. En moi- tout est incendie. Je peux mener dix relations (bonnes « relations ») à la fois et soutenir à chacun du tréfonds de mon être, qu'il est le seul et unique. De sa part, cependant, je ne supporte pas – la moindre tentative de me quitter des yeux. J'AI MAL, vous comprenez ? Je suis une personne écorchée, alors que vous portez tous une armure. Tous, vous avez : l'art, la vie en société, les amitiés, la distraction, la famille, le devoir, moi au fond, je n'ai RI-EN. Tout tombe comme une peau,, et sous la peau il y a la chair à vif ou le feu ! je suis Psyché. Aucune forme ne me convient –même pas celle très vaste de mes vers ! Je ne peux vivre Rien ne ressemble à rien. Je ne peux vivre qu'en rêve. Oh tout le temps : mourir, à cause de tout !

BERNARD

Mais son mari lui intime de choisir entre lui et son rival, et Marina qui ne supporte la conscience de la douleur qu'elle inflige à un proche, choisit la rupture avec Rozdevitch et la vie commune avec Serioja.

A Prague, la famille Efron qui vient de s'agrandir avec l'arrivée d'un petit garçon prénommé Mour est aidée par Anna Teskova, qui gère le fond d'aide à l'émigration russe. Mais l'idée de passer un nouvel hiver dans la misère et la solitude de la banlieue de Prague conduit Marina à envisager de partir à Paris. Elle connaît très bien la langue, il y a beaucoup d'émigrés russes et une amie (Olga Elisseievna) qui pourrait peut-être l'accueillir. La famille part pour Paris au début de novembre 1925. C'est le début d'une vie matériellement terrible pour Marina, la poète, l'artiste, qui écrit, le 30 décembre 1925 à Anna Antonovna Teskova :

RAPHAËLE

« Bonne année, chère Anna Antonovna

Je vis très mal, nous sommes entassés à 4 dans la même pièce, je ne peux absolument pas écrire. Je songe avec amertume au fait que le plus médiocre des feuilletonistes, qui ne relit même pas ce qu'il écrit, a une table pour écrire et deux heures de silence à lui. Moi, je n'ai pas cela-pas une minute : éternellement en société, au milieu des conversations, perpétuellement arrachée à mon cahier . Je me remémore presque avec joie mes emplois dans le Moscou soviétique- j'y ai écrit trois de mes pièces –environ 2000 vers.

Je n'aime pas la vie en tant que telle pour moi, elle ne commence à signifier, c'est-à-dire à prendre sens et poids-que transfigurée, c'est-à-dire –dans l'art. Si l'on m'emmenait par- delà l'océan-au paradis-et que l'on m'empêche d'écrire, je renoncerais à l'océan comme au paradis .

Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres. Vivre me déplaît souverainement » M.T

Rainer Maria Rilke Boris Pasternak Marina Tsvetaieva *Correspondance à trois*

CATHERINE

Rainer Maria Rilke naît à Prague en 1875, alors en Autriche-Hongrie, dans une famille qui le destine très rapidement à la carrière des armes. Il est le fils d'un employé des chemins de fer., Sa famille le place d'abord comme pensionnaire dans des écoles militaires, avant d'être renvoyé en 1891 pour inaptitude physique. Il étudie alors le commerce avant de revenir à Prague, où il exerce le métier de journaliste. Rilke écrit déjà des poèmes et des nouvelles essentiellement Il rencontre Lou Andreas-Salomé, qui a alors trente-six ans, en mai 1897. La même année, il change de prénom : de René Maria, il devient Rainer Maria. Il voyage en Italie puis en Russie Il rencontre à cette occasion en 1899 Léon Tolstoï.. Rilke se rend plus tard à Paris, où il devient en 1905 le secrétaire de Rodin Il se sépare de ce dernier et voyage dans toute l'Europe et au-delà, de 1907 à 1910 Puis il fait la rencontre décisive de la princesse Marie von Thurn und Taxis, dans son château de Duino sur les bords de l'Adriatique. Elle l'héberge fréquemment et devient son mécène. Pour elle, il compose son chef-d'œuvre, les *Élégies de Duino*. En 1926, Rilke, s'il est peu lu, est considéré comme un maître par les poètes.

PASCALE

Boris Pasternak est de 2 ans l'aîné de Marina Tsvetaïeva. Un point commun : leur mère à tous les deux est pianiste, élèves de Rubinstein.. Mais seule, celle de Boris sera concertiste. Son père est peintre.

Boris partira en Allemagne étudier la philosophie – il y réside une année avec sa famille. Revenu à Moscou en 1914, il publie son premier recueil de poésie : *Un Jumeau dans les nuages*

Son second recueil, *Par-dessus les barrières* (1917) comme le précédent ne rencontre pas le public. Pasternak a plus de chance avec le recueil suivant, *Ma sœur la vie* (1917) qui circule sous forme de manuscrit jusqu'en 1922 avant d'être publié cette année-là.

Au moment de la guerre et de la Révolution, Boris et Marina ne se connaissent encore que de loin. Lorsqu'en mai 1922, elle part pour Berlin, Pasternak lit *Verstes* et écrit à Tsvetaïeva une lettre enthousiaste. Suite à cette première lettre, les deux artistes correspondent pendant 2 ans.

BERNARD

Cela se passe au cœur de cette année 1926, particulièrement en été entre Saint-Gilles-Croix de Vie en Vendée, Moscou et le canton de Vaud en Suisse. Marina Tsvetaïeva est au bord de la mer pour quelques mois, Pasternak en Russie (il « est » le docteur Jivago), Rilke se soigne en Suisse. Le point de départ de cette rencontre de l'esprit, c'est une lettre que Léonide, le père de Boris Pasternak, adresse à Rilke à la fin de l'année 1925 après une longue interruption de leur correspondance.

Dans cette lettre écrite à Berlin, où il ne laisse exulter sa joie de pouvoir communiquer avec le poète devenu à 50 ans une célébrité européenne, Pasternak père parle de Boris.

Rilke répond de la clinique suisse où il soigne sa leucémie le 14 mars 1926 et tient des propos élogieux à l'égard du travail littéraire de Boris. Léonide Pasternak en fait part aussitôt à son fils,

Boris Pasternak reçoit la nouvelle de son père et cela le remet en selle alors que le doute l'envahissait car il tient la preuve que malgré le chaos engendré par la guerre et ses conséquences en Europe, la vie de l'Esprit demeurait. .

Et dans le courrier qu'il adresse à Rilke le 12 avril 1926, Boris Pasternak confie :

PASCALE

« La joie impétueuse que suscite en moi la possibilité de vous faire ici mes confidences de poète est aussi extraordinaire que si je la ressentais à propos d'Eschyle ou de Pouchkine, si la chose était pensable. Le hasard miraculeux qui m'a fait tomber sous vos yeux m'a secoué. Avant j'ai été profondément malheureux et comme mort pendant ces huit longues années ; même si jamais, jusque dans le plus profond chagrin, je n'ai oublié le sublime tragique de la révolution ; Je ne pouvais absolument pas écrire, je vivais par inertie. Tout était écrit déjà dans les années 1917-1918.

Maintenant c'est comme si j'étais né de nouveau. Grâce à deux hasards. J'ai parlé du premier.

Permettez -moi de parler aussi de l'autre, d'autant plus que j'ai éprouvé les deux comme liés ensemble et qu'il s'agit d'une poétesse ; qui ne vous aime pas moins et pas autrement que moi et qui, tout comme moi-même, peut être considérée, comme faisant partie de votre propre histoire, de l'expansion de votre influence de poète. Cette poétesse est Marina Tsvetaieva, une poétesse-née, un grand talent, elle vit dans l'émigration à Paris.

J'imagine ce que serait pour elle un livre de vous, peut-être les *Elégies de Duino*, avec un mot de vous

Elle habite à Paris, 19^{ème} arrondissement, 8 rue du Rouvet. »

RAPHAËLE en allemand d'abord et **CATHERINE** en Français strophe après strophe sur la base des deux strophes ou plus ?

RAPHAËLE

Denn wir, wo wir fühlen, verflüchtigen; ach wir
atmen uns aus und dahin; von Holzglut zu Holzglut
geben wir schwächern Geruch. Da sagt uns wohl einer :
ja, du gehst mir ins blut ,dieses zimmer, der Frühling
füllt sich mit dir... Was hilfts, er Kann uns nicht halten,
wir schwinden in ihm und um ihn. Und jene, die schön sind,
o wer halt sie züruck ? Unaufhörlich steht Anschein
auf in ihrem Gesicht und geht fort. Wie Tau von den Frühgras
hebt sich das Unsre von uns, Wie die Hitze von einem heiben Gericht
(...)

CATHERINE

« Nous nos sensations nous diluent ; car
nous expirons, notre souffle se perd ; de braise en braise
notre odeur est de plus en plus faible. Quelqu'un peut bien alors
nous dire : oui tu me passes dans le sang, cette pièce, le printemps
s'emplit de toi...A quoi bon, il ne peut nous garder,
en lui, autour de lui, nous sommes évanouis. Et ceux là qui sont beaux,
Ô qui les retiendra ? L'apparence, sans cesse, surgit en leur visage et repart.
Comme une rosée quittant l'herbe première
tout ce qui est de nous nous quitte, comme la chaleur d'un plat très chaud.

(...)

RAPHAËLE

Liebende Könnten, verstünden sie's, in der Nachtluft
wunderlich reden. Denn es scheint, das uns alles
verheimlicht. Siehe, die Bäume sind ; die Häuser,
die wir bewohnen, bestehn noch. Wir nur
ziehen allem vorbei wie ein luftiger Austausch.
Und alles ist einig, uns zu verschweigen, halb als
Schande vielleicht und halb als unsunsägliche Hoffnung.

CATHERINE

Des amants, s'ils le comprenaient, pourraient dans l'air nocturne
parler étonnamment. Car il semble que tout nous passe sous silence. Vois les
arbres, *ils sont*.
les maisons que nous habitons, elles existent encore.
Nous seuls passons le long de tout comme un échange d'air.
Et tout est unanime à nous taire, moitié honte peut-être, moitié indicible
espérance.

PASCALÉ

J'ai lu ta lettre au bord de l'océan, l'océan lisait avec moi, nous lisions ensemble.

Voici mes livres-tu n'es pas obligé de les lire-pose les sur ta table de travail et crois-mois sur parole, avant, ils n'y étaient pas (au monde, veux-je dire, pas sur la table !)

Ce que j'attends de toi Rainer ? Rien. Tout ! Que tu m'accordes tout instant de ma vie de lever les yeux vers toi- comme vers une montagne qui me protège (un ange gardien de pierre)

Rainer Maria, rien n'est perdu. L'an prochain en 1927, Boris va venir et nous irons vous voir-où que vous puissiez être. Boris, je le connais si peu et je l'aime comme on n'aime les jamais-vus ou ceux qui n'ont jamais été.

Il est le premier poète russe. Cela, je le sais, avec quelques-uns, les autres attendent qu'il soit mort.

Quand ma fille était encore toute petite, dans les deux, trois ans-, souvent avant d'aller se coucher, elle me demandait « Est-ce que tu vas lire Reinecke ? » C'est ainsi que sonnait, pour sa rapide ouïe d'enfant Rainer Maria Rilke.

La Suisse a fermé ses frontières aux Russes, mais il faudra bien que les montagnes s'écartent ou se fendent pour nous laisser aller, Boris et moi jusqu'à toi !

As-tu remarqué que mon nom est l'abréviation du tien ?

BERNARD

Rilke s'éteignit le 30 décembre 1926.

Le 7 novembre, Marina postait une lettre portant l'en tête de son adresse :

Bellevue (S et O)

Près Paris

31 boulevard Verd

PASCALE

Cher Rainer !

C'est ici que je vis.

-M'aimes-tu encore ?

Marina

BERNARD

Quand elle apprit la mort de Rilke, Marina écrivit à Pasternak :

PASCALE

« Boris, nous n'irons jamais voir Rilke. Cette ville a déjà disparu. »

CATHERINE

Quand l'étais petite, j'allais avec mon grand-père au jardin d'acclimatation, tout près de la plage. Au milieu des fleurs et des espèces d'arbres exotiques, il y avait un bonhomme de pierre qui regardait la mer. C'était un poète. Bien plus tard, j'appris qu'il s'agissait d' Heinrich Heine. Il regardait la mer comme seuls les statues de pierre et les poètes savent le faire. Dans le fond, ils ne la regardent pas. Ils la laissent entrer dans leurs yeux, leur brûler la pupille, noyer sa houle dans les pulsations du cœur, mélanger l'écume à l'amertume des jours. Les statues de pierre ont ceci de particulier qu'elles emprisonnent leurs rêves à l'intérieur, aussi imitent-elles tant l'humain au-delà de la vie même, au-delà de l'enveloppe charnelle, elles sont toujours vivantes face à la mer, échappant à tous les naufrages, oubliant jusqu'à leur sculpteur.

Et je savais déjà que pour toujours, moi aussi, je regarderais la mer.

La mer seule donne à peu près quand on la contemple le sens de la courbure du monde et les étoiles au dessus permettent de nous situer dans l'espace et dans le temps. Mais pas vraiment de nous situer.

Et dans les accidents et les éclats de la vie, je compris aussi que certains voyaient des choses que nous ne voyions pas, de la souffrance et de la barbarie humaine ou qu'ils les pressentaient. Si une princesse quittait ce monde, qu'avait-elle senti quand dans son cœur brûlait une musique de pleurs et qu'un orage tournait sans pouvoir éclater ?

J'admis que la poésie pouvait peut-être offrir cela, faire éclater l'orage, en faire voir l'éclair et planter cette lumière au cœur de la chose, alors il ne fallait surtout pas quitter le monde, ni jamais s'incliner devant les forces de la nuit.

Brûlon, 2013

BERNARD

Marina Tsvetaieva, à Paris, chercha à faire reconnaître son talent littéraire. Elle traduit ses écrits en français, contacte des correspondants comme Mac-Orlan, rédige en français des mémoires autobiographiques.

Ses dernières tentatives d'être publiée en français concernent ses traductions de Pouchkine qu'elle entreprend en 1936 en vue des célébrations pour le centenaire de la mort du poète .

CATHERINE

Adieux à la mer (Pouchkine)

Adieu, Espace des Espaces !
Pour une dernière fois mon œil
Voit s'étaler ta vive grâce
Et s'étaler ton bel orgueil.

Telle une fête qui s'achève,
Supplique d'une chère voix-
Ta grave voix, ta voix de rêve
J'entends pour la dernière fois.

Refuge de mon cœur sauvage !
Combien de fois, fuyant le bal,
Longeais-je tes déserts rivages
Rongé par je ne sais quel mal.

Comme j'aimais tes indolences,
Tes fauves pas, tes rythmes lents,
L'intensité de tes élans,
L'immensité de tes silences..
(.....)

Adieu, ô Gouffre ! L'heure presse
Mais en tout temps et en tout lieu
Me poursuivra sans fin ni cesse
Ta voix à l'heure des adieux.

Прошай же море ! Не забуду
Твоей торжественной красы
У долго долго слышать буду
Твой гул б вечерние часы

Б лесá, б пустыну молчалíвы

Перенесу́, тобо́ю полн

Тво́й ска́лы, тво́й за́лівы

У блеск, у тень, у го́вор волн.

Rouchkine, Odessa 1824

BERNARD

Jean Paulhan de la NRF refusa les traductions de Pouchkine par Marina pour la raison qu'elles ne donnaient pas l'idée d'un poète génial et n'étaient, en tout, qu'un amas de lieux communs.

Dans une lettre à Gide, Marina répond :

« S'il me l'avait dit à moi j'aurais répondu :

Monsieur Paulhan, ce que vous prenez pour des lieux communs sont les idées générales et les sentiments généraux de l'époque, de tout le 1830 du monde :

Byron, V Hugo, Heine, Pouchkine etc

Relisez vos poètes de 1830 et dites m'en des nouvelles !

Si j'avais fait un Pouchkine 1930, vous l'auriez accepté, mais je l'aurais trahi.

A Paris, la situation financière de Tsvétaïéva deviendra dramatique, mais sa fierté et sa révolte resteront intactes Elle vivra dans différents lieux de la banlieue parisiennes, dont une maison en pierre, qu'elle aima, à Vanves « dans une rue bordée de magnifiques marronniers, jaunes comme un éternel soleil ». Moi, j'y chante et j'y vis, écrira-t-elle.

Elle finira par repartir en URSS où son mari et sa fille partis avant elle seront arrêtés par la police soviétique en 1939. Sous la torture, Alia signe des aveux comme quoi elle et son père sont des agents des services secrets français. Cela conduira Sergueï à l'exécution et Alia à la déportation..

Cependant Marina, vivant à Moscou et ses environs, a encore la force de composer ce qu'elle appellera « Mon dernier livre 1940 », livre bien évidemment refusé par les éditions d'Etat.

PASCALÉ

МОЛОДОСТЬ

1

Мóлодость моя ! Моя чужáя
Мóлодость ! Мой сапожóк непáрный !
Воспалéнные глазá сужáя,
Так листóк срывáют календáрный.

Ничегó из всей твоéй добýчи
Не взяла задúмчивая Мúза.
Мóлодость моя ! – Назáд не клíчу.
Ты была́ мне нóшей и обúзой.

Ты в нóчи нашептывáла грéбнем,
Ты в нóчи отта́чивала стрéлы.
Шéдростью твоéй дáвясь, как щéбнем,
За чужы́е я грéхи терпéла.

Скипéтр тебе́ вернув до срóку –
Что уже душé до яств и брашна ?
Мóлодость моя́ ! Моя морóка –
Мóлодость ! Мой лоску́ток кумáшный !

RAPHAËLE

Jeunesse. La mienne, celle des autres,

Jeunesse: Petit soulier sans paire!

Plissant les yeux, dans le calendrier,

On effeuille ainsi : jour après jour.

Elle n'a rien pris de ton butin,

La muse songeuse.

Ô ma jeunesse – je ne dis pas “reviens!”

Tu m'as été une charge lourde.

Dans la nuit tu roulais tes vagues,

Dans la nuit tu aiguisais tes flèches.

Moi, vomissant les cailloux de ta bonté,

Pour le péché d'autrui, j'ai payé!

Je t'ai rendu ton sceptre avant l'heure

Festins? Pour moi des mets amers!

Ma jeunesse, mon tourment, ma douleur!

Jeunesse, petit lambeau de chiffon rouge!

PASCALE

2

Скóро уж из лáсточек – в колдúньи !

Молодость ! Простимся накануне.

Постоим с тобою на ветру.

Смуглая моя ! Утешь сестру !

Полыхни малиновою юбкой,

Молодость моя ! Моя голубка !

RAPHAËLE

Bientôt, jeunesse deviendra sorcière!

Faisons donc la veille nos adieux

Restons un peu ensemble dans le vent

Ma brune, ma douce, ma sœur!

Envol joyeux de la jupe framboise,

Jeunesse, ô ma colombe!

PASCALÉ

Смуглая ! Разор мой души !

Молодость моя ! Утешь спляши !

Полосни лазоревою шалью,

Шалая моя ! Пошалевали

Досыта с тобой ! – Спляши, ошпарь !

Зóлотце моё – прощáй, янтáрь !

Неспростá руки твоёй касáюсь,
Как с любóвником с тобóй прошáюсь.
ВЫрванная из груднýх глубíн –
Мóлодость моá ! – Иди к другíм !

RAPHAËLE

Ma brune, ma belle ô mon âme !
Jeunesse mienne, berce et danse !

Envol joyeux de ton châle rose,
Ô ma chaleur ! Folâtres, ensemble
Avons-nous joué ? Danse et brûle,
Trésor chéri, adieu, mon ambre !

Je touche ta main, comme une amie
Enamourée, adieu !
Tirée du fond de ma poitrine _
Jeunesse – Va t'en chez d'autres.

BERNARD

En 1941 Marina et son fils Mour sont évacués de Moscou , menacée par la Wehrmacht. Ils arrivent à Elabouga, une ville Tatar où Marina met fin à ses jours le 31 août 1941.

Personne ne sait où elle est enterrée dans le cimetière municipal.

En 1940, elle avait écrit dans son cahier un vers un peu adapté d'Anna de Noailles :

RAPHAËLE

« Et ma cendre sera plus chaude que leur vie »

BERNARD

Marina Tsvetaïeva, poète.